

FLORENT
GABARRON-GARCIA

PSYCHOTHÉRAPIE INSTITUTIONNELLE ET GUERRE D'ESPAGNE

Interview de Jean Oury

Florent Gabarron-Garcia : Ce numéro de *Chimères* est un peu spécial parce qu'il porte spécifiquement sur clinique et politique. Que *Chimères* puisse faire « caisse de résonance » en quelque sorte, c'est là la moindre des choses. Ce qui motive ce numéro évidemment — mais pas seulement — c'est tout l'arrière fond politique réactionnaire des réformes en cours, que vous connaissez bien, car bien sûr ça ne date pas d'hier, comme vous le rappelez souvent. Il y a là quelque chose à penser. *Qu'est-ce qui arrive aujourd'hui ?*

Pour ma part, je suis né à la fin des années 70 et je suis donc un nouveau venu dans le monde de la psychiatrie et de la psychanalyse. Je prends le train en marche ; et c'est peu dire que ma génération arrive à un moment particulier des pratiques et de l'histoire des « savoirs psy ». Il y a certainement quelque chose qui est précipité aujourd'hui, une sorte d'accélération, qui ne concerne pas d'ailleurs que le « champ psy », mais la société en général. Cela a certainement rapport à ce que Deleuze Guattari appelait le CMI (capitalisme mondial intégré), et ce dès les années 70.

Sans aller jusque là, on peut voir qu'en France, d'une part, on assiste à la casse systématique de l'héritage institutionnel du conseil national de la résistance dont la source d'inspiration principale était le communisme, et c'est ainsi que nombre d'appels ou de collectifs se

Florent Gabarron-Garcia

sont constitués pour défendre ces acquis sociaux contre les privatisations, à juste titre.

Mais d'autre part, il me semble que cette casse programmée et spectaculaire s'inscrit dans une temporalité plus profonde, plus secrète, moins immédiate qu'il n'y paraît... et somme toute moins avouable. Il s'agit de glissements successifs, où l'on cède imperceptiblement sur l'essentiel. Il me semble que cela fait longtemps que vous parlez de ce genre de phénomènes et que vous n'avez de cesse de mettre en garde contre la bureaucratie et ses effets délétères. Les dispositifs de contrôle de la clinique à travers la prolifération des protocoles et des organismes de certifications viennent suturer la possibilité de la rencontre, de la Tûché. La politique actuelle de l'état est telle qu'elle vient froclore la possibilité clinique.

Alors justement, sur ce rapport complexe de clinique et politique, et puisque nous sommes à La Borde, vous dites souvent (c'est quelque chose qui m'a marqué parce que je suis moi-même petit-fils de résistant espagnol, mon nom est Gabarron-Garcia) que l'on ne peut pas comprendre La Borde, la psychothérapie institutionnelle, si on ne connaît pas la guerre d'Espagne, le POUM¹, l'engagement de Tosquelles...

Jean Oury : Bien sûr que pour comprendre quelque chose à La Borde, il y a l'histoire du POUM et également une quantité de choses sur le POUM parce que le POUM s'inscrit par rapport à tout un contexte. Les procès d'Andrès Nin, par exemple... L'horreur...

Ce qui était dominant en Espagne, ce n'était pas le mouvement anarchiste, marqué par la naïveté de croire qu'en changeant l'économie ça irait mieux. Ils se sont fait écraser par les staliniens. C'était quand même l'époque des procès de Moscou. Des types ont disparu, ou ont été torturés. Des procès à n'en pas finir, même post-mortem. Mais déjà un mouvement libertaire a été écrasé dès 34 à Oviedo, par Franco qui, déjà en 34 venait du Maroc...

Il faudrait parler aussi des Trotskystes. Trotsky donnait des ordres mais il était à mille kilomètre... Ça restait abstrait! Tosquelles avait

Psychothérapie institutionnelle et Guerre d'Espagne

une place importante dans le POUM. Ce qui compte, c'est l'organisation concrète en relation concrète avec les événements.

F. G.-G. : Oui, c'est certainement ce qui fait la force de la psychothérapie institutionnelle et sa persistance jusqu'à aujourd'hui. Son ancrage dans le quotidien, mais aussi son ancrage dans l'histoire de la Catalogne...

J. O. : C'est très compliqué... Tosquelles, son engagement à Reus, l'arrière-pays de Tarragone, ancienne ville romaine très stratégique... En Catalogne, il y a là un mélange de populations. Tosquelles me disait: « tu vois bien, moi, je suis d'origine arabe!... et toi, tu es un viking! » Ce n'était pas un compliment!

F. G.-G. : C'est à cause de vos yeux bleus?

J. O. : Oui, je viens du nord... Tosquelles disait: « J'ai commencé la psychiatrie à 4 ans ». En effet, en face de chez lui, il y avait une sorte de palais extraordinaire... Ses parents tenaient une mercerie. Le palais avait été créé par une espèce d'anarchiste de la fin du siècle dernier: un palais pour le peuple. Il y avait deux salles de théâtre, une bibliothèque pour enfants, une pour adultes, et au sous-sol une très grande salle (bistrot, espace de rencontre...).

Tosquelles y allait tout le temps. L'idéologie dominante suivait les principes de Ramon Llull, culture de rassemblement des villes, villages... de Catalogne. Le secrétariat maintenait une corrélation quasi géographique. C'est dans cette ambiance que Tosquelles a grandi. Et puis, très tôt, il fait partie d'un regroupement politique à Barcelone: création du BLOC², puis du POUM.

Ça ne l'empêchait pas de travailler dans le domaine psychiatrique: Lacan, la phénoménologie, la psychiatrie allemande, etc.. Il y avait, en particulier à l'hôpital Pere Mata, dans la périphérie de Reus, un groupe de psychiatres très inventifs sur le plan de l'organisation interne ainsi qu'au niveau de la recherche, autour de Mira i Lopez, un psychiatre assez extraordinaire. Travail de traduction de la psychopathologie allemande, un groupe de travail sur la thèse de Lacan, etc.. On était en 1933...

Florent Gabarron-Garcia

Tosquelles s'est trouvé très tôt, à Pere Mata, avec des responsabilités. Médecin très jeune, il combinait cela avec ses activités politiques (le « BLOC », puis le POUM, à Barcelone).

Ensuite, après 1936, Tosquelles est organisateur de la psychiatrie de guerre, à 15 km du front. Ce qui faisait dire à Torrubia, en plaisantant : « Mais moi, j'étais en première ligne à la bataille de l'Ebre ».

Ce sont donc ces prises de positions qui comptent ! Ces gens-là risquaient leur vie dans cet engagement politique. Tosquelles a failli se faire assassiner 3 fois : une fois par les staliniens, une autre par les franquistes, etc., Certains de ses amis qui ont passé les Pyrénées, ont été condamnés par le gouvernement français en 1940, à 22 ans de réclusion... Il a pu sortir du camp de Septfond grâce à Balvet et Chaurand qui étaient psychiatres à Saint-Alban

F. G.-G. : Quand est-ce que vous êtes arrivé à Saint Alban ?

J. O. : Je suis arrivé à Saint-Alban en septembre 1947, j'avais alors 23 ans. Mais dès l'âge de 12-13 ans, je savais pas mal de choses sur la situation en URSS. C'est vers cet âge que j'ai pu écouter des renseignements, par télégrammes, sur les « procès de Moscou... Ce qui m'avait frappé, en particulier, c'était un numéro de la revue de Galtier-Boissière, « Le Crapouillot », intitulé « de Hitler à Staline », entièrement rédigé par Victor Serge. Ça m'avait séduit. Et ensuite j'ai beaucoup lu Victor Serge...

Mais à l'arrière-fond de tout ça, il y avait quand même 1936, la « grève générale ». J'avais douze ans en 36, au moment des « congés payés » ! Juin-Juillet 36 : réduction du temps de travail, « congés payés »... Mais en même temps, le 20 juillet 36 : le bombardement de Majorque. J'avais lu, à 16 ans, de Georges Bernanos : « Les grands cimetières sous la lune ». Puis, des enfants espagnols se refugiaient en France. Les accueillir, dans des familles : d'où la présence d'Angela, petite fille de huit ans, dans la famille, à La Garenne...

Enfin voilà, on était pris là-dedans. Pendant les grèves de 36, j'allais voir le père Oury, à l'usine Hispano-Suiza, pour porter des sand-

Psychothérapie institutionnelle et Guerre d'Espagne

wichs... Et puis il y avait la présence de mon frère Fernand, de quatre ans mon aîné.

F. G.-G. : Oui Fernand, votre frère?

J. O. : Oui, avec toute une bande de copains... Et 36 c'est important, parce qu'il y a eu les « auberges de jeunesse ». C'est très important, tout ça...

D'ailleurs, Félix en parlait toujours: « le complexe de 36 »... C'est vrai que ça compte. Dans les auberges de jeunesse, il y avait un mélange de populations. Beaucoup de trotskystes, quelques « anars », pas tellement de P. C... J'ai baigné là-dedans. Chez moi il y avait des réunions, des copains de Fernand...

Et puis, il y eu 40... Et en 47 je me retrouve avec Tosquelles. Il avait une conscience politique extraordinaire! Les Trotskystes? C'est de la papauté, disait-il, ce sont les catholiques du mouvement révolutionnaire! Je connaissais beaucoup de Trotskystes... jusqu'à maintenant...

Finalement, quand j'arrive avec tout ça à Saint-Alban, je découvre l'Espagne, la Catalogne, Tosquelles!

F. G.-G. : Tosquelles arrive à Saint Alban et il n'est pas reconnu comme médecin, il devra repasser plus tard le diplôme français de médecine psychiatrique?

J. O. : Oui, il était réfugié. Heureusement que Saint-Alban, c'est loin de tout. C'est le désert... Lucien Bonnafé est arrivé un an et demi après lui.

F. G.-G. : Et puis il y a eu Frantz Fanon aussi...

J. O. : Oui, un tas de gens. Et puis il y avait eu la résistance et ça a changé l'hôpital. Tout le monde participait. « Traiter l'hôpital », ça en fait partie. Donc il y a eu une dimension politique extrêmement concrète

Tosquelles se méfiait un peu, il ne parlait pas trop. Il était en position fragile, susceptible éventuellement d'être reconduit à la frontière.

Même plus tard, il ne parlait pas trop... Ou plutôt, il parlait beaucoup mais il était « réservé »... Il y a des choses que j'ai apprises vingt ou trente ans plus tard.

F. G.-G. : Oui mais enfin, ce n'est pas Tosquelles qui ne parle pas, c'est l'histoire elle-même que l'on fait taire. Dans les manuels d'histoire à l'école, la guerre d'Espagne n'apparaît presque pas... Raymond Bénévent qui est allé à Reus me parlait de l'impossibilité de trouver la mercerie où vivait Tosquelles... sans parler de la réticence des habitants quant à l'évocation de sa mémoire...

Cela me rappelle une anecdote, qui vaut ce qu'elle vaut, mais qui indique certainement quelque chose au sujet du degré d'écrasement de cette histoire de guerre d'Espagne. C'est une histoire que m'a rapportée un ami du Sud-Ouest, d'où je suis moi-même originaire comme de nombreux petits enfants de réfugiés et résistants espagnols — et comme l'est également cet ami.

C'était à Bordeaux quand il y a eu l'élection de notre président. Un vieux papy espagnol pleurait de rage et de désespoir en même temps et marmonnait dans sa barbe : « Je me suis battu toute ma vie pour qu'il n'y ait pas ça! ».

Là aussi il me semble qu'il y'a quelque chose à penser. Que l'histoire d'aujourd'hui, notre temps présent soit lié à la grande Histoire où réside en bonne place la guerre d'Espagne, c'est quelque chose qu'il nous faut penser en général mais il me semble que cela concerne aussi le devenir des savoirs et des pratiques psy. La question pourrait être la suivante : quelle est la fonction de la guerre d'Espagne, de ce qui s'est joué là, de ce qui a raté, et de ce qui court encore derrière nous ? Tu vois, c'est comme une fonction politique inconsciente qui travaillerait à même la géographie de notre histoire... Quel est ce point aveugle qui marque l'histoire de l'Europe et à partir duquel d'ailleurs La Borde se soutient ? Il me semble que tant qu'on ne s'affronte pas à cette question avec tout le sérieux requis, on est pris au piège et condamné à tourner en rond autour de ce point aveugle, de ce trou noir...

Psychothérapie institutionnelle et Guerre d'Espagne

Pour le dire autrement, je ne crois pas que l'on puisse faire l'économie de la pensée de Marx et des praxis qui s'en réclament ni des moments historiques qui s'y rapportent. Et cela est d'autant plus vrai en ce qui concerne l'émergence de la possibilité clinique. Non pas bien sûr qu'il faille confondre la politique et la clinique (on nierait la double aliénation) mais l'une ne va pas sans l'autre. Pour le dire autrement, comme le faisait remarquer Bonnafé (encore un communiste), on reconnaît le niveau d'une société à la manière dont elle traite ses fous.

Tout ça pour dire, qu'à vous écouter d'où je suis, j'entends que ce qui nourrit la clinique, ce qui fait sa vie, sa richesse, de même que la richesse de vos actions et de vos échanges avec vos collègues du GTpsy ou d'ailleurs, c'est que, quand même, vous êtes tous des enfants de Marx. Et ce n'est pas de l'idéologie, ça s'inscrit directement dans des positions éthiques, dans des choix pratiques, des modes d'organisations concrets... sans ça, la clinique ne tient pas!

J. O. : Oui, ça me rappelle, par exemple, le GTpsy : on se réunissait deux ou trois fois par an, en changeant de lieu. En 1964, Lacan avait été éliminé de l'IPA. Il avait alors fondé son « Ecole ». Il l'avait fait solennellement, en juin 1964 dans un petit groupe – c'était chez François Perrier : « Je fonde, toujours seul, l'Ecole freudienne, etc. »... Il avait divisé son école en 3 sections : « psychanalyse pure, psychanalyse appliquée, psychanalyse et sciences connexes ». Et il se trouve qu'à ce moment-là, vers le 13 juillet 64 (à la mort de Thorez!), il y avait le GTpsy à Paris. On parlait du « transfert », avec Jacques Schotte et compagnie. Je leur ai dit : « Mais regardez ce que vient de faire Lacan : « psychanalyse pure », passe encore ; mais « psychanalyse appliquée », c'est scandaleux !! La psychanalyse, ça ne « s'applique » pas!

Alors, j'ai téléphoné à Lacan et lui ai dit : « on aimerait bien vous voir ! ». On était avec Hélène Chaigneau, Félix, Torrubia, etc. Il nous a reçus chez lui, 3 rue de Lille, au dernier étage. « Mais enfin, ça veut dire quoi « appliquée » ? Si vous corrigez ça, on s'engage à entrer, tout le GTpsy, dans la deuxième section de l'Ecole freudienne. » Il était ravi ! Il avait été extrêmement sensible à notre réaction ! C'est ainsi

qu'en décembre 1964 (il faisait froid, il y avait de la neige), Bonnafé me téléphone de l'Hôpital de Perray-Vaucluse et me dit: « Est-ce que tu peux venir? On fait une journée avec les infirmiers pour parler encore une fois de la hiérarchie ». Bon, j'accepte (tout en me disant que c'est dommage parce que c'est toujours les hiérarques qui parlent de la hiérarchie) et je dis à Bonnafé: « je te parie que je fais venir Lacan! »; là-dessus Bonnafé me répond: « c'est pas vrai?! » (ils ne se voyaient plus depuis des années parce qu'ils s'étaient fâchés pour des histoires de politique...) Alors, contre toute attente, le matin, Lacan arrive: c'était grandiose! Ils étaient aussi théâtraux l'un que l'autre: ils s'embrassent dans la cour! L'après-midi, Lacan a même tenu une table ronde avec des infirmiers sur le « *moins un* »... C'était très bien!

Or, entre temps, il y avait eu un autre GTpsy, au mois de novembre, près d'Orléans, à Olivet (un peu plus, Félix se cassait la gueule avec Majastre, le psychologue de chez Ayme; ils avaient dit des conneries ou je ne sais pas quoi...). C'est moi qui avais choisi le thème. J'avais dit: « Il faut parler de la notion de « superstructure », il y en a marre de voir ce terme appliqué n'importe comment! ». C'était dans l'air! On était sensibilisé. On ne peut plus parler de « psychanalyse appliquée » quand on prend vraiment au sérieux la superstructure!

Puis, au mois de janvier 1965, a eu lieu la première réunion de l'assemblée générale de la nouvelle Ecole Freudienne... Mais depuis un an, Lacan était entouré par les types de la rue d'Ulm... Jacques Alain Miller et compagnie! Entre temps, on avait mis en place, chaque mercredi, à Sainte-Anne, avec des collègues, un groupe destiné aux internes en psychiatrie, pour leur indiquer des stages chez les copains. J'ai eu le malheur de faire un papier pour présenter ce groupe lors de la première réunion de L'Ecole freudienne, simplement pour inviter les internes à venir s'ils le souhaitaient. Ce n'était pas trop subversif.

Leclair était là. Il m'a dit: « Tu penses vraiment que c'est le moment de présenter ça, pour la première réunion; ce n'est pas judicieux, pas très habile ce que tu fais là! vaut mieux pas... etc, etc. »

Psychothérapie institutionnelle et Guerre d'Espagne

Il était mieux placé que moi, finalement je ne distribue pas mon papier! Mais ça m'est resté là! Surtout que j'ai appris, vingt, trente ans après, que ce n'était pas Lacan qui avait rédigé et trouvé ce terme de « psychanalyse appliquée »...

F. G.-G. : Oui dans ce cas, on ne prend pas en compte la pratique... alors que c'est dans la pratique que ça se construit... et que se nouent précisément l'enjeu institutionnel (ou politique) et l'enjeu clinique... La métapsychologie ne sort pas du ciel des idées!

J. O. : Voilà, exactement, c'est aussi pour ça que j'ai parlé, par exemple, de « transfert dissocié »...

F. G. :... oui dans ce concept, il y a à la fois la question du politique puisque le transfert est aussi institutionnel...

J. O. :... oui

F. G.-G. :... et puis il y a quelque chose qui vient faire travailler autrement la question préliminaire de Lacan. Ça fait quand même un effet dans la métapsychologie un tel concept! Je veux dire que ça bouleverse la notion de forclusion. Parce que si on lit Lacan et même ce qu'en fait Leclaire après dans sa thèse, il n'y a pas de transfert possible dans la psychose...

J. O. : Oui, mais ce n'est pas si simple. Bien sûr, on dit que Freud soutenait qu'il n'y a pas de transfert chez les psychotiques. Il faut se méfier de ces affirmations massives. Ferenczi a beaucoup travaillé avec les psychotiques.

F. G.-G. : lui, et d'ailleurs, Ferenczi était dans des mouvements politiques lui! Avec la Hongrie et la révolution... Il avait quand même fait une sorte de ministère de la psychanalyse!

J. O. : C'est vrai. Mais il faudrait reprendre tout ça dans le détail...

F. G.-G. : Je crois personnellement que c'est précisément cette dimension politique *et* clinique qui nous manque aujourd'hui. Au-delà de la nature de cette articulation (que ce soit à la manière de Tosquelles ou de Ferenczi) qui demeure toujours problématique (à penser et à

Florent Gabarron-Garcia

expérimenter), je crois que c'est seulement à partir d'elle, et de l'amplitude qu'elle autorise, que l'on peut commencer à pouvoir véritablement travailler. Le contexte historique de Tosquelles ne nous prouve-t-il pas que quelles que soient les conditions d'une époque, aussi violentes soient-elles, c'est à partir d'un tel sol qu'il nous faut repartir aujourd'hui ?

Notes :

1 — Parti ouvrier d'unification marxiste. Parti issu du regroupement de mouvements marxistes non staliniens en Catalogne principalement.

2 — *Bloc obrer et camperol* (Bloc ouvrier et paysan). Formation politique marxiste catalane entre 1930-1932, une des composantes du POUM.



